



HAL
open science

Des différents jugements portés sur les brigands de l'Antiquité

Catherine Wolff

► **To cite this version:**

Catherine Wolff. Des différents jugements portés sur les brigands de l'Antiquité. Des différents jugements portés sur les brigands de l'Antiquité, May 2008, Lyon, France. pp.20-26. hal-00367409

HAL Id: hal-00367409

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00367409>

Submitted on 15 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des différents jugements portés sur les brigands de l'Antiquité

Catherine Wolff

Brigands et pirates sont omniprésents dans l'Antiquité romaine, s'il faut en croire du moins ce que rapportent les auteurs anciens, qu'ils soient historiens, romanciers ou poètes. Mais il est incontestable qu'il ne s'agit pas toujours de brigands de grand chemin, et que l'appellation recouvre des réalités beaucoup plus larges. Le mot le plus utilisé, *latro*, peut en effet désigner un adversaire politique ou quelqu'un qui lutte contre le pouvoir romain et à qui l'on refuse d'attribuer le titre d'ennemi, *hostis*, ou encore être utilisé comme une simple insulte. Bref, il n'est pas toujours facile de s'y retrouver, et ces incertitudes laissent la part belle à toutes sortes d'interprétations. C'est à ces interprétations que je vais m'attacher, et plus précisément à celles qui ont été données par les historiens soviétiques ou de façon plus générale les historiens dits « marxistes ». J'aborderai deux points pour les étudier : le principe de la lutte des classes et le phénomène du brigandage social.

Comme on peut s'en rendre compte en lisant le livre de Mouza Raskolnikoff consacré à la recherche soviétique en histoire ancienne¹, les brigands n'ont que très peu inspiré les historiens soviétiques. Ils ne sont cependant pas totalement absents de leurs études. Pendant les années 1930, ils voyaient dans les actes de brigandage l'action simultanée des esclaves, des colons et des paysans, alors qu'après 1945 ces actes étaient plutôt dus, pour eux, à des mouvements de la population agricole libre dirigés aussi bien contre les Romains que contre les classes privilégiées autochtones². Mais c'est essentiellement par l'intermédiaire de l'étude du phénomène de l'esclavage, un de leurs sujets privilégiés, qu'ils ont évoqué les brigands, puisqu'ils ont souvent assimilé ces derniers, entre autres, à des esclaves fugitifs et révoltés.

Je vais m'attacher tout particulièrement à deux de ces études. Tout d'abord celle qui concerne l'Afrique romaine aux II^e et III^e siècles ap. J.-C.³. L'analyse de la société rurale a conduit les historiens soviétiques à conclure que les paysans libres, les colons et les esclaves constituaient une classe unique, une classe exploitée, avec comme caractéristique commune la misère. Cette classe s'est révoltée contre l'ordre social et économique qu'on lui faisait subir, un ordre symbolisé par Rome, et les brigands sont une des expressions de cette révolte. Ces brigands doivent être divisés en deux catégories. Les « vrais » brigands d'un côté, ou brigands ordinaires, et les autres, ceux dont le mouvement était une forme puissante de protestation contre l'asservissement, une forme spéciale de la lutte des classes. Ces derniers étaient constitués par les esclaves fugitifs et tous ceux qui occupaient une position inférieure dans la société. Leur lutte prit la forme d'attaques contre les riches propriétaires, leurs greniers, les magasins de vivres. Ils évitaient d'affronter l'armée, parce que leur force n'était pas suffisante pour lui résister. La population locale les aidait, en leur fournissant en particulier de la nourriture. Cette lutte des classes permit ainsi la manifestation d'une forme particulière de brigandage, le brigandage social, qui va souvent de pair avec la présence d'un brigand « idéal ». A.D. Dmitrev cite pour illustrer son propos le cas célèbre du niveleur Nonius Datus, un vétérinaire de la III^e légion Auguste, attaqué sans doute en 153 avec son escorte sur la route de Lambèse à Bougie (*Saldae*), dépouillé et laissé pour mort⁴, et l'attaque de *latrones* contre un des temples du Kef (*Sicca Veneria*) : ils percèrent un de ses murs et emportèrent la statue de

¹ M. Raskolnikoff (1975).

² M. Raskolnikoff (1975), p. 188.

³ A.D. Dmitrev (1951), p. 61-72 ; P. Gacic (1957), p. 650-661.

⁴ *CIL*, VIII, 2728 (= *ILS*, 5795). Voir J.-P. Laporte (1996), p. 711-762.

la divinité, Vénus⁵. Les autres exemples qu'il donne sont le déplacement de la VI^e légion *Ferrata* en 145 (elle fut employée à la construction de routes) et le réseau de *stationarii*⁶, ainsi que les opérations de grande envergure menées en 153-154 et 206-208. Pour lui, il y eut par ailleurs de nombreuses opérations militaires au III^e siècle (en 247, 254-255 et 260), qui reflètent « la lutte des classes entre les paysans berbères chassés de leurs terres et les propriétaires fonciers, aussi bien puniques que romains »⁷. Les paysans berbères s'allièrent à leurs compatriotes qui se trouvaient en dehors du territoire romain, grâce à la solidarité de classe. Les révoltes qu'il y eut en Afrique pendant la domination romaine ont donc toujours été des révoltes contre l'ordre économique et social établi par les grands propriétaires et l'administration romaine au détriment de la population rurale pauvre et exploitée. Cet état de fait explique la décadence de l'Afrique et sa conquête par les Vandales au V^e siècle.

Même en faisant abstraction des conclusions, certaines faiblesses ou interprétations fausses sont à relever dans cette présentation de l'Afrique romaine, à commencer par sa décadence à l'époque de l'Empire tardif. L'affirmation selon laquelle les brigands représentaient un danger important pour les propriétaires de la région de Lambèse n'est appuyée par aucune source ancienne. Il faut également noter que les deux attaques mentionnées semblent plutôt relever du brigandage ordinaire. Nonius Datus n'était plus un militaire en service, mais un vétéran, et il n'était pas accompagné d'une escorte militaire au moment des faits. Quant à l'attaque contre le temple, cela prouverait que les *latrones* se sentaient assez puissants pour attaquer une ville. Le moins que l'on puisse dire est que l'attaque était modeste, puisqu'elle se résuma, s'il faut en croire l'inscription, au vol d'une statue dans un temple. Aucun rapport n'est attesté entre le déplacement de la légion et la lutte contre les *latrones*. En revanche, les mouvements qui se produisirent au III^e siècle sont des mouvements de beaucoup plus grande ampleur, contre lesquels le pouvoir romain utilisa l'armée. Ils ne sont cependant pas spécifiques à l'Afrique. De nombreux documents épigraphiques les mentionnent, mais aucun d'eux, à propos des assaillants, ne mentionne de *latrones*. Soit il s'agit de peuples dont le nom est donné, soit ils sont désignés sous le terme général de « barbares »⁸. Qu'il y ait eu deux types de brigandage, un brigandage quotidien, qui était le fait de bandes plus ou moins importantes qui attaquaient les voyageurs ou se manifestaient sous la forme de razzias, et des mouvements plus importants dont l'objectif était de se révolter contre les autorités romaines ou locales est incontestable. Que certains des habitants de l'Afrique romaine se soient soulevés contre l'ordre social et économique établi est possible. Il faut se garder cependant de faire raisonner les Anciens comme nous raisonnons nous-mêmes, avec les mêmes structures de pensée et les mêmes schémas. Les gens de l'Antiquité, sur bien des points, ne nous ressemblaient pas. De nombreuses autres raisons entraient également en ligne de compte, des raisons religieuses, politiques, sans même parler de la rivalité très ancienne entre les sédentaires et les nomades.

L'analyse de M. Rostovtseff est différente, même si lui aussi met l'accent sur les paysans opprimés et la lutte des classes, et est d'une certaine façon plus mesurée⁹. La révolution sociale (et non politique) du III^e siècle ap. J.-C. est due pour lui à l'antagonisme entre la cité et la campagne. La ville était pour les paysans un « outil d'oppression et d'exploitation » : c'étaient les membres de l'élite municipale qui exigeaient les impôts et les

⁵ *CIL*, VIII, 15881. L'inscription remercie Valerius Romanus pour avoir fait refaire la statue de la déesse. L'inscription elle-même est postérieure à Trajan, mais le texte précise que la statue a été volée « il y a longtemps » (*iamdudum*). Il est donc difficile de dater ce vol.

⁶ *CIL*, VIII, 2490 et 10230 ; Tertullien, *Apol.*, 2. Voir *RE*, XII, 2, 1925, s.v. *Legio*, col. 1592 (E. Ritterling).

⁷ P. Gacic (1957), p. 658.

⁸ Sur ces troubles, voir M. Christol (2005), p. 211-277 ; Y. Le Bohec (2005), p. 305-325.

⁹ M. Rostovtseff (1988), p. 285 sq.

corvées. Il souligne la misère de la grande masse de la population rurale égyptienne, et ce dès le I^{er} siècle ap. J.-C., mais précise qu'il s'agit sans doute d'un cas particulier. Même si les sources mentionnent des révoltes et montrent la pauvreté des paysans, l'impression d'ensemble est celle d'une relative prospérité. La situation changea à partir du III^e siècle : la misère d'une partie de la population devint générale. Un autre fait important doit être pris en compte : les relations étroites unissant les paysans et les soldats. Ces derniers étaient en effet rarement originaires des villes. C'étaient le plus souvent des paysans qui s'étaient engagés pour fuir la misère, et restaient en contact avec leur village d'origine, où ils revenaient au moment de leur retraite. Ils étaient les porte-parole des paysans, c'était avec eux qu'ils s'unissaient pour lutter contre les élites municipales et au besoin saccager des villes. Cette théorie concernant les soldats et leurs liens étroits avec les paysans n'est plus acceptée aujourd'hui. Les premiers n'étaient en aucun cas les représentants des seconds, et il n'y avait pas entente entre les deux pour attaquer les représentants de l'autorité romaine, qu'il s'agisse de l'élite locale ou romaine. Et les brigands dans tout cela ? L'auteur montre que le phénomène du brigandage était lié au développement de la misère, qu'il en était le signe. Mais il fait la différence entre les brigands et les pirates, qui s'en prenaient à tous les habitants de l'Empire sans distinction, et les paysans, qui se rebellaient contre l'autorité romaine, et qu'il ne qualifie pas de brigands.

Ainsi que le montre Jan Burian, c'est une erreur que de vouloir associer brigands, esclaves fugitifs et population pauvre de l'Empire et de conclure qu'ils s'unissaient tous pour lutter contre les Romains et les classes privilégiées autochtones¹⁰. Cette volonté d'expliquer la plus grande partie des faits historiques de l'Antiquité romaine par le phénomène de la lutte des classes montre l'inadéquation qu'il y a à adopter pour l'Antiquité des schémas de pensée qui ne sont apparus que beaucoup plus tard pour analyser une situation tout à fait différente : le monde du travail du XIX^e siècle.

Les livres d'Éric Hobsbawm consacrés aux primitifs de la révolte dans l'Europe moderne et de façon générale au phénomène du banditisme ont pour sujet principal les mouvements sociaux, les formes d'agitation sociale¹¹. Pour l'auteur, « le banditisme est une forme primitive de protestation sociale organisée », qui apparaît dans les périodes difficiles (famines ou guerres). Pour lui, la rébellion sociale est donc une protestation paysanne contre la misère et l'oppression, un désir de justice. Compte tenu de la condition de certains paysans, cette protestation existe à l'état endémique, un rien suffisant à la faire éclater. Il analyse donc les traits et les caractéristiques de celui qu'il appelle le « bandit social », ou encore le bandit « idéal ». Face à cette figure, on trouve le bandit « par vengeance », qui prend indifféremment aux riches et aux pauvres, à condition qu'ils appartiennent au clan ennemi, et n'est donc pas un rebelle social. Les exemples pris par Éric Hobsbawm dans son ouvrage de 1966 pour illustrer ses propos appartiennent essentiellement à l'Italie méridionale des XVIII^e et XX^e siècles. Il a bien mis en valeur la figure du brigand au grand cœur, dont le modèle est Robin des bois. Il s'agit souvent d'un homme de milieu modeste, un paysan révolté contre les propriétaires fonciers par exemple, qui défend les faibles et les opprimés et prend aux riches pour donner aux pauvres. Il s'efforce de ne jamais tuer, à moins d'y être obligé. Il est devenu bandit en se livrant à des actes condamnés par les autorités, mais pas par les usages locaux. C'est pourquoi il est toujours protégé par la population, et ne peut être livré que par une trahison, que le traître soit un ami ou une maîtresse. Il est le plus souvent jeune et célibataire (la vie de famille n'est pas très propice à l'état de brigand), et s'il forme une bande, cette

¹⁰ J. Burian (1984), p. 17-23.

¹¹ E.J. Hobsbawm (1966), p. 27 sq. ; E.J. Hobsbawm (2000).

dernière est petite. Il doit en effet faire vivre les hommes qui la composent, et il ne peut le faire que grâce à ce qu'il peut prendre lors des attaques ou à ce que lui donne la population, qui ne peut nourrir des dizaines d'hommes. La bande ne tient par ailleurs que grâce au prestige du chef, un prestige qu'il est difficile de maintenir dans une bande importante. Ses victimes sont les ennemis du pauvre, et en particulier tous les représentants de l'autorité. Mais il est un redresseur de torts, il n'est pas là pour changer le monde. Son action en tant que mouvement social est inefficace, ne serait-ce qu'en raison de la taille de sa bande.

Peut-on appliquer ce schéma aux bandits de l'Antiquité ? Comme l'auteur le reconnaît lui-même, il n'aborde pas du tout cette période. Il évoque cependant les membres de certaines communautés tribales qui se considèrent collectivement comme « le pauvre » vis-à-vis des riches habitants de la plaine contre lesquels ils dirigent leurs razzias. C'est une situation qui peut correspondre, *mutatis mutandis*, à celle qui existait en Cilicie ou dans d'autres régions de l'Empire romain : les habitants des régions montagneuses, relativement pauvres, trouvaient naturel de prendre ce qui leur manquait aux habitants des plaines, plus riches qu'eux. Pour l'auteur, cette situation porte les germes des mouvements sociaux qu'il a étudiés. Il ne s'agit donc pas encore de brigandage social.

Richard Horsley a pourtant essayé de démontrer que le schéma d'Éric Hobsbawm, avec lequel il est d'accord, s'appliquait à l'Antiquité¹². On est alors bien en présence, pour lui, d'un brigandage social. Il définit ce dernier comme un mouvement qui naît dans un milieu rural, et non urbain. Son apparition est souvent liée à une situation économique difficile. Les brigands qui apparaissent alors trouvent refuge dans les montagnes, les forêts, tous les lieux difficilement accessibles. Ils sont soutenus par la population, parce qu'ils se présentent comme victimes d'une injustice, volent les riches et adhèrent aux valeurs et à la religion de la société paysanne d'où ils sont issus. Richard Horsley démontre d'abord rapidement que l'on retrouve ce schéma dans l'Antiquité de façon générale : le brigandage est un phénomène rural, particulièrement important dans les zones frontalières et montagneuses, qui exprime une protestation sporadique des pauvres contre leur sort, qui ne fait qu'empirer, mais une protestation qui n'aboutit jamais, faute d'organisation. Les brigands sont soutenus par la population, sont arrêtés grâce à des trahisons et volent aux riches pour donner aux pauvres. Il souhaite en effet étudier de façon plus détaillée un cas particulier, celui de la Judée au 1^{er} siècle ap. J.-C. Pour prouver l'existence de ce schéma en Judée, il part de l'étude des textes de l'historien qui a décrit le plus en détail cette révolte, Flavius Josèphe. Les brigands sont mentionnés à maintes reprises dans son œuvre, et le moins que l'on puisse dire, c'est que Flavius appelle « brigands » des gens qui n'ont en fait pas grand-chose en commun. Toute la difficulté est donc de définir exactement qui sont les brigands dont il parle : selon la définition qui est donnée, l'interprétation des faits n'est pas la même. Richard Horsley repousse les différentes interprétations données par les autres chercheurs, selon lesquels Flavius Josèphe se sert du mot « brigand » pour discréditer des gens qui ne sont pas des brigands, mais ont eu le tort de se révolter contre Rome, en portant sur eux un jugement moral, et pour désigner ceux qui sont appelés de façon générale les Zélotes. Des interprétations qui refusent aux brigands de Flavius la qualité de brigands¹³. Or pour lui, ce que décrit l'historien ancien n'est rien d'autre que le brigandage social. Il examine pour cela les trois moments importants au cours desquels le brigandage est apparu en Judée (fin du 1^{er} siècle av. J.-C., années 50 ap. J.-C. et années 66-70, lors de la grande révolte juive). Ces trois moments lui semblent répondre aux critères du brigandage social. Les conditions sont en effet réunies : la conquête étrangère et la guerre civile ont fait éclater la société, ont imposé une nouvelle classe dirigeante et de nouvelles conditions socio-économiques. Les nombreux impôts, les famines aggravent la

¹² R.A. Horsley (1979), p. 37-63 ; R.A. Horsley (1981), p. 409-432.

¹³ T. Grünwald (1999), p. 130 sq.

condition des paysans, qui quittent en masse leur terre et viennent grossir les rangs du prolétariat rural. Les brigands qui se manifestèrent alors jouissaient du soutien de la population. Ils partageaient les valeurs et la religion de la société paysanne juive. Comme l'auteur le reconnaît lui-même, il n'existe cependant aucun témoignage concernant le fait qu'ils donnaient aux pauvres après avoir volé les riches. Il reconnaît également que les bandes réunies par les brigands de Judée sont très importantes, beaucoup trop importantes pour qu'il s'agisse vraiment de brigandage social, et que la durée de ces bandes est également très (trop) longue. Une autre caractéristique du brigandage en Judée n'est que rarement (pour ne pas dire jamais) le fait du brigandage social : il déboucha sur une révolte générale des paysans contre Rome, aidé qu'il fut par l'atmosphère d'attente messianique et d'espoir de l'apocalypse.

Outre les différences relevées par Richard Horsley lui-même, force est de constater, et il le reconnaît également, que certains des brigands mentionnés par Flavius Josèphe n'entrent pas dans le cadre du brigandage social. Si l'on examine d'autre part le statut social de ces brigands, on se rend compte que bien peu d'entre eux sont des paysans, comme c'est le cas en revanche pour le brigand social. Ils appartiennent à des couches très variées, depuis les prêtres les plus importants jusqu'aux citoyens les plus modestes. Ils se révoltent contre les autorités romaines parce que la pression des impôts est trop forte, parce qu'ils veulent retrouver leur indépendance perdue. Mais ils se révoltent aussi contre d'autres Juifs pour des raisons religieuses. Ils ont cependant un trait commun : ils sont tous politisés, ce que n'est pas le brigand social.

Pour ce qui est de l'analyse générale de Richard Horsley concernant l'existence du brigandage social dans l'Antiquité, outre le fait que l'étudier en deux pages constitue une véritable gageure, on ne peut que relever des éléments qui vont à l'encontre de sa démonstration. Sans vouloir les passer tous en revue, je signalerai simplement d'abord la présentation trop simple des gens qui soutiennent les brigands. À en croire cette présentation, il s'agit de l'ensemble des paysans. Mais si l'on regarde attentivement les textes, on se rend compte que c'est loin d'être le cas. Sans nier le soutien d'une partie de la population (encore faudrait-il savoir si ce soutien est volontaire ou forcé), il faut reconnaître que les complices des brigands sont en nombre limité. Par ailleurs on peut difficilement dire des receleurs, cible principale des autorités romaines, que leur soutien est désintéressé. Il est enfin manifeste, au moins à travers la législation de l'Empire tardif, que ce sont souvent les grands propriétaires qui soutiennent et encouragent les bandes de brigands, quand ils ne sont pas à l'origine de leur création¹⁴. Ensuite, Richard Horsley ne donne qu'un seul exemple pour illustrer le thème du brigand qui prend aux riches pour distribuer aux pauvres et qui a été trahi. Il s'agit de Bulla, aussi surnommé Felix. C'est en effet le seul brigand de l'Antiquité qui évoque la figure du brigand social.

Bulla Felix sévit en Italie en 206-207, sous le règne de Septime Sévère¹⁵. Sa bande était forte de six cents hommes. Il disposait de nombreux informateurs et bénéficiait manifestement du soutien d'une partie de la population locale. La plupart du temps, il ne prenait aux gens qu'il attaquait qu'une partie de ce qu'ils avaient, et les laissait repartir. Il retenait cependant les artisans et les faisait travailler pour lui, puis les renvoyait avec un présent. Il redistribuait les terres dont il se rendait maître (mais à ses partisans). Il sauva deux de ses hommes capturés et sur le point d'être livrés aux bêtes en rendant visite au gardien de la prison et en lui disant qu'il était le gouverneur de la cité et qu'il avait besoin des deux hommes en question. Il s'empara également du centurion envoyé contre lui et le renvoya avec une partie de la tête rasée, porteur d'un message pour l'empereur : « Demande à ton maître de

¹⁴ B.D. Shaw (1984), p. 36 sq. ; B.C. MacGing (1998), p. 164-165 ; Voir aussi E.J. Hobsbawm (2000⁴), p. 91 sq.

¹⁵ Dion Cassius, 77, 10, 1-7.

nourrir ses esclaves, pour qu'ils ne se livrent pas au brigandage ». Il nargua de la sorte longtemps les autorités, puis finit par être trahi par une femme mariée dont il était l'amant. Arrêté alors qu'il dormait dans une grotte, il fut livré aux bêtes et sa bande disparut : tout reposait sur lui. Appui de la population, redistribution, audace, trahison, tout y est pour faire de lui un brigand « idéal », même si d'autres éléments sont moins probants : sa bande est trop nombreuse, et ses membres sont pour une part au moins des esclaves fugitifs. Le personnage peut certes n'avoir jamais existé. Il a en tout cas été embelli par Dion Cassius ou par Xiphilin¹⁶. C'était pour l'auteur un moyen de critiquer son époque et le pouvoir. C'est sans doute cette volonté de l'auteur qui explique le caractère exemplaire de Bulla Felix. Sa générosité, son audace, sa popularité accentuent le contraste avec les soldats et ceux qui entourent l'empereur. Il existe en effet dans la littérature ancienne un brigand noble, par opposition au brigand ordinaire¹⁷. Il incarne très souvent le « bon », et l'État qui lutte contre lui le « méchant ». Les personnages ainsi représentés n'ont plus rien d'historique, ils sont devenus des personnages littéraires, les auteurs les ont transformés en *topoi* littéraires. C'est l'occasion pour eux de présenter une figure capable d'un acte héroïque ou à tout le moins hors du commun. Tel Corocottas, un brigand célèbre dont la tête avait été mise à prix par Auguste¹⁸. Il se livra lui-même et l'empereur lui donna la récompense et le laissa repartir. Mais aucun de ces personnages, à l'exception de Bulla Felix, ne se conduit comme un brigand social.

La figure du brigand (et du pirate) est un élément incontournable des romans. Ils sont là pour faire progresser l'action, puisqu'ils sont cause d'une grande partie des difficultés rencontrées par les héros. Ce brigand romanesque présente-t-il les caractéristiques du brigand « social » ? Pour B.D. Shaw, ses traits principaux viennent d'un milieu populaire et rural ; ils ont été adaptés par les romanciers, de façon à pouvoir les présenter aux couches supérieures et lettrées de la population. Le type du brigandage social existe donc bien, mais dans la croyance populaire, dans son imagination¹⁹. Il faut bien sûr tenir compte de la déformation subie par le héros populaire à partir du moment où le romancier s'en empare, mais les brigands des romans ne ressemblent pas à des Robins des bois. Ils peuvent éprouver de la compassion pour le héros ou l'héroïne, ils savent se montrer justes, lors du partage du butin par exemple²⁰, certains peuvent être devenus des brigands à la suite d'une injustice dont ils ont été victimes²¹. Ils ne pratiquent cependant pas la redistribution, puisque seuls les membres de la bande reçoivent une part du butin, ils ne sont pas tous issus, loin de là, du monde paysan, et il leur arrive de s'en prendre aux pauvres²².

Le brigand « idéal » n'existait pas dans l'Antiquité, pas plus que le brigandage social. Cela apparaît clairement dans le cas de l'Égypte gréco-romaine²³. Les nombreux papyrus qui y ont été retrouvés permettent d'avoir une idée de ce que pouvait être la vie quotidienne. Or c'étaient avant tout les petites gens qui étaient victimes des voleurs, lesquels ne volaient donc pas les riches pour donner aux pauvres. Les victimes connaissaient même parfois l'identité de leurs agresseurs. Les brigands avaient plus de liens avec les puissants et les autorités qu'avec les paysans. Voleurs et brigands bénéficiaient certes au sein de la population de complices,

¹⁶ B.D. Shaw (1984), p. 46-47 ; M.G. Schmidt (2000), p. 20-35 ; M. Corbier (2006), p. 223 sq.

¹⁷ T. Grünwald (1999), p. 49 sq. et 157 sq.

¹⁸ Dion Cassius, 56, 43, 3.

¹⁹ B.D. Shaw (1984), p. 44 sq.

²⁰ Héliodore, I, 19 ; V, 31.

²¹ Héliodore, *Les Éthiopiennes*, I, 33 : Thyamis est devenu brigand parce qu'il a été dépossédé de son sacerdoce par son frère, Pétoiris.

²² Longus, *Daphnis et Chloé*, I, 28 : des pirates tyriens enlèvent Daphnis, un berger, parce que c'est un bel adolescent de haute taille, et qu'ils pourront ainsi le vendre cher.

²³ H.-J. Drexhage (1988a), p. 315-316 ; H.-J. Drexhage (1988b), p. 957 sq. ; B.C. MacGing (1998), p. 167 sq.

receleurs ou informateurs, mais les victimes n'hésitaient pas non plus à aller trouver les autorités pour se plaindre de ce qui leur était arrivé. La théorie de la lutte des classes et du brigandage social, si elle peut apporter un éclairage intéressant et stimulant pour certaines périodes historiques, ne peut que conduire à une impasse quand il s'agit de l'Antiquité.

Bibliographie :

- BURIAN J. (1984), *Latrones*. Ein Begriff in römischen literarischen und juristischen Quellen, *Eirene*, n° 21, p. 17-23.
- CHRISTOL M. (2005), *Regards sur l'Afrique romaine*, Paris, éditions Errance.
- CORBIER M. (2006), *Donner à voir, donner à lire. Mémoire et communication dans la Rome ancienne*, Paris, CNRS éditions.
- DMITREV A.D. (1951), Le mouvement des latrones comme une des formes de la lutte de classes dans l'Empire romain, *Vestnik Drevnej Istorii*, n° 4, p. 61-72.
- DREXHAGE H.-J. (1988a), Einbruch, Diebstahl und Straßenraub im römischen Ägypten unter besonderer Berücksichtigung der Verhältnisse in den ersten beiden Jahrhunderten n. Chr., in I. WEILER éd., *Soziale Randgruppen und Außenseiter im Altertum*, Graz, Leikam, p. 313-323.
- (1988b), Eigentumsdelikte im römischen Ägypten (1.-3. Jh. n. Chr.). Ein Beitrag zur Wirtschaftsgeschichte, *Aufstieg und Niedergang des römischen Welt*, II, 10, 1, Berlin/New York, W. de Gruyter, p. 952-1004.
- GACIC P. (1957), En Afrique romaine. Classes et luttes sociales, d'après les historiens soviétiques », *Annales : économies, sociétés, civilisations*, n° 12, p. 650-661.
- GRÜNEWALD T. (1999), *Räuber, Rebellen, Rivalen, Rächer : Studien zu Latrones im Römischen Reich*, Stuttgart, Steiner.
- HOBBSAWN E.J. (1966), *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard.
- (2000), *Bandits*, New York, The New Press.
- HORSLEY R.A. (1979), Josephus and the bandits, *Journal for the Study of Judaism in the Persian, Hellenistic and Roman Period*, n° 10, p. 37-63.
- (1981), Ancient Jewish Banditry and the Revolt against Rome (66-70), *The Catholic Biblical Quarterly*, n° 43, p. 409-432.
- LAPORTE J.-P. (1996), Notes sur l'aqueduc de Saldæ (Bougie), *Africa romana*, n° 11, p. 711-762.
- LE BOHEC Y. (2005), La lettre 62 de s. Cyprien et les guerres d'Afrique au milieu du III^e siècle, in M.G. ANGELI BERTINELLI et A. DONATI édés., *Il cittadino, lo straniero, il barbaro, Serta antiqua et mediaevalia*, 7, Rome, G. Bretschneider, p. 305-325.
- MACGING B.C. (1998), Bandits, Real and Imagined, in Greco-Roman Egypt, *Bulletin of the American Society of Papyrologists*, n° 35, p. 159-183.
- RASKOLNIKOFF M. (1975), *La recherche en Union Soviétique et l'histoire économique et sociale du monde hellénistique et romain*, Strasbourg, Association pour l'étude de la civilisation romaine.
- ROSTOVITSEFF M. (1988), *Histoire économique et sociale de l'Empire romain*, Paris, R. Laffont, Collection « Bouquins ».
- SCHMIDT M.G. (2000), Anekdotisches in Cassius Dios Zeitgeschichte, *Museum Helveticum*, n° 57, p. 20-35.
- SHAW B.D. (1984), Bandits in the Roman Empire, *Past and Present*, n° 105, p. 3-52.